

Démocratie & fascisme

Le XI^e plenum du C. E. de l'I. C. jugea indispensable de finir avec les conceptions fausses qui s'appuient sur « la construction libérale de la contradiction entre le fascisme et la démocratie bourgeoise ainsi qu'entre les formes parlementaires de la dictature bourgeoises et les formes ouvertement fascistes... » Le sens de cette philosophie stalinienne est très simple : de la négation marxiste de la contradiction absolue elle déduit la négation de toute contradiction, même relative. C'est l'erreur typique du radicalisme vulgaire. Mais si entre démocratie et fascisme il n'existe aucune contradiction, même dans le domaine des formes de la domination de la bourgeoisie, ces deux régimes devraient tout simplement coïncider. De là la conclusion : social-démocratie = fascisme. On appelle, cependant, la social-démocratie *social-fascisme*. Que signifie dans cette liaison le mot « social ? » Personne ne nous l'a encore expliqué jusqu'à maintenant (1).

Cependant, la nature des choses ne change pas à coup de décisions des plenums du C. E. de l'I. C. Entre la démocratie et le fascisme, il y a une contradiction. Cette contradiction n'est nullement « absolue » ou, pour parler en marxiste, elle ne signifie nullement la domination de deux classes irréductibles. Mais elle signifie des systèmes différents de domination d'une seule et même classe. Ces deux systèmes : le système parlementaire-démocratique et le système fasciste, s'appuient sur différentes combinaisons des classes opprimées et exploitées et ils se heurtent inévitablement et d'une façon aiguë l'un contre l'autre.

La social-démocratie qui, aujourd'hui, est le représentant principal du régime parlementaire bourgeois, s'appuie sur les ouvriers. Le fascisme, lui, s'appuie sur la petite bourgeoisie. La social-démocratie ne peut pas avoir

d'influence sans les organisations ouvrières de masse. Le fascisme, lui, ne peut pas consolider son pouvoir autrement qu'en détruisant les organisations ouvrières. L'arène principale de la social-démocratie est le Parlement. Le système du fascisme est basé sur la destruction du parlementarisme. Pour la bourgeoisie monopoliste, le régime parlementaire et le régime fasciste ne représentent que différents instruments de sa domination : elle recourt à l'un ou à l'autre suivant les conditions historiques. Mais pour la social-démocratie de même que pour le fascisme, le choix de l'un ou de l'autre instrument a une importance propre ; bien plus, c'est pour eux une question de vie ou de mort politique.

L'heure du régime fasciste arrive au moment où les moyens militaires-policiers « normaux » de la dictature bourgeoise avec leur couverture parlementaire deviennent insuffisants pour maintenir la société en équilibre. Par l'agence fasciste la bourgeoisie met en mouvement les masses de la petite bourgeoisie enragée, les bandes de déclassés, les lumpen-prolétaires démoralisés, toutes ces innombrables existences humaines que le capital financier lui-même poussa au désespoir et à la rage. Du fascisme, la bourgeoisie exige du travail « propre » : du moment qu'elle a admis les méthodes de guerre civile, elle veut avoir la paix pour une série d'années. Et l'agence fasciste, se servant de la petite bourgeoisie comme d'un bélier et anéantissant tout sur son chemin, poursuit son travail jusqu'au bout. La victoire du fascisme aboutit à l'accaparement direct et immédiat par le capital financier de tous les organes et institutions de domination, de direction et d'éducation : l'appareil d'Etat et l'armée, les municipalités, les universités, les écoles, la presse, les syndicats, les coopératives. La fascisation de l'Etat signifie non seulement mussoliniser des formes et des procédés de direction, — dans ce domaine les changements jouent en fin de compte un rôle secondaire, — mais avant tout et surtout détruire les organisations ouvrières, réduire le prolétariat à un état amorphe, créer un système d'organismes pénétrant profondément dans les masses et qui sont destinées à empêcher la cristallisation indépendante du prolétariat. C'est précisément en cela que consiste l'essence du régime fasciste.

Ce qui vient d'être dit ne contredit pas le fait qu'entre le système démocratique et le système fasciste s'établit pendant une période donnée un régime transitoire qui contient des traits de l'un et de l'autre système : telle est en général la loi du changement de deux régimes sociaux, même des régimes irréductiblement hostiles. Il y a des moments où la bourgeoisie s'appuie et sur la social-démocratie et sur le fascisme, c'est-à-dire quand elle se sert simultanément de son agence conciliatrice

ce et de son agence terroriste. Tel fut, dans un certain sens, le gouvernement Kerensky pendant les derniers mois de son existence : il s'appuyait à moitié sur les Soviets et comptait en même temps avec Kornilov. Tel est le gouvernement Brüning qui danse sur une corde entre deux camps irréconciliables avec les décrets-lois en mains comme balancier. Mais une telle situation de l'Etat et du gouvernement a un caractère provisoire. Elle exprime une période transitoire où la social-démocratie est déjà proche de l'épuisement de sa mission, pendant que ni le communisme ni le fascisme ne sont encore prêts à la prise du pouvoir.

Les communistes italiens, contraints depuis longtemps à s'occuper de la question du fascisme, ont souvent protesté contre l'abus très fréquent de l'usage de la notion de fascisme. A l'époque du VI^e Congrès de l'I. C., Ercoli développait encore des points de vue sur le fascisme qui maintenant sont considérés comme des points de vue « trotskystes ». En déterminant le fascisme comme un système de réaction conséquent et complet, Ercoli expliquait : « Cette affirmation s'appuie non pas sur les actes de terreur sauvage, ou sur le nombre élevé des ouvriers et des paysans tués, ou sur l'atrocité de différentes sortes de supplices qu'on appliquait largement, ou sur la sévérité des condamnations ; cette affirmation est motivée par la destruction systématique de toutes les formes d'organisations indépendantes des masses ». Ercoli a ici parfaitement raison : l'essence et la fonction du fascisme consiste à abolir complètement les organisations ouvrières et à empêcher leur rétablissement. Dans une société capitaliste développée, ce but ne peut pas être atteint par des moyens policiers seulement. La seule voie pour cela, c'est d'opposer à l'attaque du prolétariat — au moment de son affaiblissement — l'attaque des masses petites bourgeoises enragées. C'est précisément ce système particulier de réaction capitaliste qui est entré dans l'histoire sous le nom de fascisme.

« La question des rapports existants entre le fascisme et la social-démocratie, écrit Ercoli, fait partie du même domaine (l'irréconciliabilité du fascisme avec les organisations ouvrières). Sous ce rapport, le fascisme diffère nettement de tous les autres régimes réactionnaires qui se sont affermis jusqu'à maintenant dans le monde capitaliste contemporain. Il rejette tout compromis avec la social-démocratie, il l'a poursuivie féroce, il la priva de toute possibilité légale d'existence, il l'a contrainte à émigrer ».

Ainsi s'exprimait l'article publié dans l'organe dirigeant de l'I. C. ! Après cela, Manouïlsky « souffla » à Molotov la grande idée de « la troisième période ». La France, l'Allemagne et la Pologne furent décrétées « au premier rang

de l'assaut révolutionnaire ». Comme tâche immédiate fut déclarée la prise du pouvoir. Et puisque, devant l'insurrection prolétarienne, tous les partis, sauf le Parti communiste, sont contre-révolutionnaires, il n'y avait pas besoin de distinguer entre le fascisme et la social-démocratie. La théorie du social-fascisme fut sanctionnée. Les fonctionnaires de l'I. C. se sont réarmés. Ercoli s'est empressé de démontrer que la vérité lui est chère mais que Molotov lui est plus cher encore, et... il écrivit un rapport défendant la théorie du social-fascisme. « La social-démocratie italienne, a-t-il déclaré en février 1930, se fascise avec une extrême facilité ». Hélas ! c'est avec une plus grande facilité encore que se servilissent les fonctionnaires du communisme officiel.

Notre critique de la théorie et de la pratique de « troisième période » a été déclarée, bien entendu, contre-révolutionnaire. L'expérience néfaste qui coûta très cher à l'avant-garde prolétarienne força, néanmoins, à faire un tournant dans ce domaine également. La « troisième période » fut remise de même que Molotov fut congédié de l'I. C. Mais la théorie du social-fascisme est restée comme l'unique fruit mûr de la troisième période. Ici des changements sont impossibles : à la troisième période seul Molotov fut lié ; dans le social-fascisme s'est mêlé Staline lui-même.

Comme épigraphe à ses recherches sur le social-fascisme, la « Rote Fahne » choisit les paroles de Staline : « Le fascisme est l'organisation de combat de la bourgeoisie qui s'appuie sur l'aide active de la social-démocratie. La social-démocratie est objectivement l'aile modérée du fascisme ». Comme cela arrive à Staline quand il essaie de généraliser, la première phrase est en contradiction avec la seconde. Que la bourgeoisie s'appuie sur la social-démocratie et que le fascisme soit une organisation de combat de la bourgeoisie, cela est tout à fait incontestable et connu depuis longtemps. Mais de cela découle seulement que la social-démocratie, de même que le fascisme sont des instruments de la grande bourgeoisie. Comment la social-démocratie devient-elle en même temps encore « l'aile » du fascisme, cela est difficile à comprendre. Non moins profonde est cette autre définition du même auteur : le fascisme et la social-démocratie sont non des ennemis, mais des jumeaux. Des jumeaux peuvent être les pires ennemis ; d'autre part, les alliés ne doivent pas nécessairement être nés le même jour et de la même mère. Dans la construction de Staline est absente non seulement la dialectique, mais même la logique formelle. La force de cette construction consiste en ceci que personne n'ose la contredire.

Entre la démocratie et le fascisme il n'y a pas de différence « quant au contenu de classes », nous apprend, à la suite de Staline,

(1) Chez les métaphysiciens (des gens qui pensent anti dialectiquement) une même abstraction a deux ou trois fonctions et plus, souvent même des fonctions directement opposées. « La démocratie » en général et « le fascisme » en général ne se différencient en rien, comme on nous le dit, l'une de l'autre. En revanche, il existe dans le monde une « dictature des ouvriers et paysans » (pour la Chine, l'Inde, l'Espagne). Une dictature prolétarienne ? Non ! Une dictature capitaliste ? Non. Quelle, alors ? Une dictature démocratique !... Il paraît qu'il existe dans le monde une démocratie pure, en dehors des classes. Mais le XI^e Plénum a expliqué que la démocratie ne diffère pas du fascisme. Dans ce cas, la « dictature démocratique » diffère-t-elle de la... dictature fasciste ?

Il n'y a que de trop naïves gens pour attendre des staliniens une réponse sérieuse et honnête à cette question principale : quelques injures de plus — voilà tout ce à quoi il faut s'attendre. Et pourtant à cette question est lié le sort de la révolution en Orient.